FRÈRE ET SŒUR

A mon excellent ami, Louis Nay.

" Dites donc, docteur,—avait dit monsieur Fairond à son vieil ami Cazan, le médecin de la famille,—passez donc un peu chez nous, à la première occasion. C'est pour mon fils Paul ; je ne sais ce qu'il a, mais il est " tout drôle " depuis quelque temps ; quoiqu'il ne se plaigne de rien, cela ne m'étonnerait pas s'il " couvait " quelque fièvre..."

De l'examen aussi consciencieux que discret auquel se livra le docteur Cazan sur l'état de Paul Fairond, une conviction résulta pour le médecin, c'est que chez son malade le " moral," seul, était pris. Cette découverte étant de nature assez délicate, le docteur Cazan ne crut pas devoir la communiquer aussitôt au père, se réservant seulement d'agir, et en toute connaissance de cause, à la première crise qui se présenterait dans l'état moral de Paul.

Cette crise ne devait pas tarder à se produire. Ce fut un soir, à un bal, chez des amis. Paul, qui ne dansait pas, fixait singulièrement les couples de danseurs. Tout à coup, le sang qui empourprait son visage reflua au cœur, et, mortellement pâle, il tomba, perdant connaissance...

A ce moment sa jeune sœur dansait dans tout l'enivrement d'un premier bal et de ses seize ans. Mais, à peine vit-elle chanceler son frère, qu'elle abandonna net la danse et son danseur, et, gardant à peu près seule sa présence d'esprit au milieu de l'effarement général, elle fit avancer la voiture et partit avec Paul, accompagné d'un domestique, à l'hôtel paternel. Elle pensa même (avec cette merveilleuse sollicitude que donne, seule, la tendresse) à recommander qu'on ne prévint qu'un peu plus tard et avec les plus grands ménagements leur père de l'évanouissement de Paul, évanouissement dont il n'avait pas été témoin de la salle de jeu, et dont la brusque nouvelle pouvait être fatale à sa maladie de cœur.

Quand Paul fut installé dans sa chambre, il avait repris toute sa connaissance. Dans l'attente du docteur Cazan mandé en toute hâte, il allait reposer quand sa sœur Suzanne entra dans sa chambre :

—Est-ce que je te dérange, Paul ?...

—Mais c'est toi, petite sœur, que je dérange ! retourne donc au bal, va, et ne t'inquiète plus de moi.

Mais Suzanne, acceptant généreusement le sacrifice de son bal (un premier, pourtant !) :

—Veux-tu bien te taire ! écoute-moi plutôt, cela te fatiguera moins. N'est-ce pas—reprit-elle après un court silence—quand ton étourdissement t'a pris, c'est avec monsieur Reisner que dansait mon amie Claire ?

—Oui, répondit le malade avec un air si sombre que Suzanne se dit :

" Bon, j'ai touché juste ! "

—Eh bien ! continua-t-elle, si à ce moment tu ne t'étais imaginé de t'évanouir, tu aurais vu que mon amie Claire prétextait un peu de fatigue pour abandonner son danseur, et cela en regardant de ton côté, qui sait, peut-être même à ton adresse...

—Comment ! s'exclama Paul, pouvant à peine croire à son bonheur, puis, prenant avec émotion les mains de Suzanne dans les siennes :

—Oh merci ! si tu savais le bien que tu me fais !...

—Mais... je m'en doute un peu, monsieur mon grand frère : on n'est pas encore trop sotte pour une petite pensionnaire.

—Petite fûtée, murmura pour toute réponse Paul, attendri, en attirant affectueusement Suzanne dans ses bras...

A ce moment entrait, avec le docteur, le père, qui se désespérait de leur retard à tous les deux. Mais le docteur, vite rassuré par un coup d'œil d'intelligence échangé avec Suzanne, dit, souriant, au père, en lui montrant la sœur au chevet de son frère :

—Voyez-vous, mon ami, aux jeunes malades il faut de jeunes médecins !

JULES BONGRAND.

Paris.

SUGGESTION POUR LE PARC SOHMER

CORPS DE MUSIQUE POUR LE JARDIN ZOOLOGIQUE.

LE TRAVAIL DE NUIT

Ridout.—Deux heures du matin ! Si tu veux, nous allons prendre un dernier petit verre et un cigare.

Routlard.—Un cigare ! Oui. Mais tu sais, là.... jusqu'au bord.

ALLÉCHANT

La mère.—Il faut que vous soyez bons enfants cette semaine : vous entendez !

Lucien.—Qu'est-ce que tu vas nous donner si nous sommes bons ?

La mère.—Je vous laisserai voir votre père se faire la barbe.